

ANALYSE CRITIQUE DU DISCOURS DANS/SUR DES CONTEXTES APPLIQUÉS¹

Crispin THURLOW
Université de Berne
crispin.thurlow@unibe.ch

Résumé

Quel est l'engagement de l'analyse critique du discours avec le monde professionnel ? Aujourd'hui plus que jamais, cette question est cruciale : le langage est au cœur de nombreux métiers non seulement comme compétence professionnelle mais également comme produit effectif du travail. La présente contribution traite de deux dimensions souvent oubliées dans les recherches sur le langage au travail : d'une part, l'analyse du domaine de « l'artisanat du langage » (comprenant, par exemple, les métiers de rédacteur publicitaire ou de coach linguistique) ; d'autre part, l'apport des travailleurs langagiers comme sources d'expertise valides sur le langage. Elle soulève en outre les limites et les possibilités de l'intégration de telles dimensions pour l'analyse critique du discours et son inscription dans la société.

Mots-clés : Analyse critique du discours, pratiques professionnelles, recherche appliquée, travailleurs langagiers, artisans du langage

Les analystes critiques du discours devraient, de notre point de vue, aspirer à fonctionner comme des « intellectuels organiques » dans une série de luttes sociales [...], mais ils devraient en même temps être conscients que leur travail court constamment le risque d'appropriations étatiques et capitalistes.

(Fairclough et Wodak, 2010, p. 110)

1. Introduction

Pour un champ qui a pris son élan et assis sa réputation en critiquant les pratiques professionnelles (les pratiques d'information médiatique par van Dijk, 1993, par exemple), les idéologies d'entreprise (le managérialisme par Fairclough, 1993) et le sexisme institutionnel (à l'exemple du leadership féminin dans les écoles par Wodak, 1996), l'analyse critique du discours est curieusement déficiente quand il s'agit de considérer l'ampleur et la profondeur de son

¹ Paru en anglais dans: THURLOW, Crispin (2018), Critical discourse studies in/of applied contexts. In Flowerdew, John et John Richardson (dir.), *The Routledge Handbook of Critical Discourse Studies* (pp. 328-341), Londres :Routledge. Traduction réalisée avec l'aimable autorisation de l'éditeur et de l'auteur.

engagement avec les environnements professionnels. Ceci est d'autant plus surprenant étant donné son engagement central pour une recherche orientée vers l'action, c'est-à-dire *appliquée*. Le monde du travail est assurément un site d'interventions fructueuses, notamment parce que c'est le site où prennent place tant de luttes sociales touchant le quotidien des individus. En outre, le langage est de nos jours au cœur de nombre de professions, et l'on trouve de plus en plus de personnes exerçant un métier où le langage n'est pas seulement une compétence essentielle pour avoir du travail mais également le produit même de ce travail. C'est un monde où le langage est partout au travail, continuellement. C'est un monde dans lequel le langage est un objet destiné à être manipulé et confectionné, un objet voué à être acheté et vendu.

Il est évident qu'il y a des analystes critiques du discours qui traitent des environnements professionnels et qui consacrent toute leur attention à l'analyse du discours dans le monde du travail (*workplace discourse*). Dans la lignée de Luke (2002), une analyse rapide des anciens numéros d'un journal comme *Discours & Society* confirme l'existence de tels courants de recherche. Mais on y décèle deux oublis frappants. Premièrement, des pans entiers de domaines d'activité, notamment le travail langagier explicite (ou *artisanat langagier*), restent largement négligés, l'attention des chercheurs étant cristallisée autour d'un nombre réduit d'environnements : l'éducation, les médias, la médecine et le droit. Deuxièmement, la littérature sur les discours professionnels traite invariablement les travailleurs et le monde du travail comme des objets de recherche plutôt que comme des sources réflexives d'expertise ou des sources de savoir linguistique valide, desquelles les chercheurs en sciences du langage pourraient eux-mêmes apprendre. A quelques exceptions près (voir ci-dessous), le langage du monde du travail a été, en réalité, détaché des travailleurs et, sciemment et habilement, représenté en leur nom par les analystes du discours. Tout ceci semble contraire à l'ethos de la collaboration et de l'engagement social de l'analyse critique du discours. Effectivement, tout ceci paraît entrer en contradiction avec l'esprit de la figure gramscienne des « intellectuels organiques » invoquée par les chercheurs fondateurs que sont Norman Fairclough et Ruth Wodak (ci-dessus) ; en d'autres termes, des chercheurs engagés, intellectuels sectaires, souhaitant se « salir » les mains en travaillant avec « les gens ».

Sans aucun doute, les engagements de la recherche avec le monde du travail sont intellectuellement et idéologiquement risqués ; et peut-être même plus que

ce qu'il en est habituellement, compte tenu de la proximité du marché, c'est-à-dire du capitalisme. De plus, il y a travailleurs et travailleurs : certains bénéficient d'une position privilégiée, tirant profit du capital ; d'autres, positionnés à l'autre bout de la chaîne, sont manifestement défavorisés. La situation est rendue d'autant plus périlleuse que les chercheurs sont pressés de se soumettre à des « financements publics » et des « engagements en faveur de la communauté » qui soient commodes, en termes de visibilité et de mesurabilité, aux impératifs néolibéraux (voir Thurlow, 2015). Ainsi que Fairclough et Wodak le remarquent ci-dessus, nos interventions en tant que chercheurs dans la vie quotidienne des « vrais » gens – aussi sincères et honorables que soient nos intentions – sont facilement récupérées par des systèmes répressifs (ou, du moins, problématiques) que nous souhaitons critiquer et changer. Ceci s'explique peut-être en partie par le fait que les analystes critiques du discours ont un « penchant [...] pour le scepticisme radical envers les systèmes et les structures » (Luke, 2002, p. 98). Néanmoins, si l'analyse critique du discours veut remplir la mission qu'elle s'est donnée, nous sommes assurément contraints de prendre ces risques et de nous connecter plus directement, de manière plus collaborative et productive avec le monde du travail. Nous sommes forcés d'étendre la portée de notre recherche analytique/appliquée et de prendre en compte plus directement les perspectives des travailleurs, nombre d'entre eux étant des experts du langage à part entière.

La présente contribution est pensée comme une intervention critique-et-pratique. Elle est organisée en trois parties : la première partie résume les principes appliqués de l'analyse critique du discours et ses points communs avec la linguistique appliquée ; la seconde partie réexamine les occasions manquées en analyse critique du discours et littérature apparentée portant sur le discours du monde du travail, professionnel, institutionnel et organisationnel ; la troisième partie de la contribution présente quelques directions (et périlleuses opportunités) pour la recherche sur le monde du travail. Je ne propose pas une revue détaillée de la littérature, j'appelle les analystes critiques du discours (et tous les chercheurs en sciences du langage appliquées) à revivifier leurs principes fondamentaux dans la forme d'engagements réellement collaboratifs avec le monde du travail et, plus spécifiquement, le travail des travailleurs langagiers contemporains. Et, pour être clair, ces engagements ne devraient pas être pris dans un souci « d'impact », faisant de nous des instruments d'agendas corporatistes, mais plutôt être pris dans un souci d'intégrité et, peut-être, de réciprocité intellectuelle.

2. Les principes appliqués de l'analyse critique du discours (et l'ethos critique de la linguistique appliquée)

La théorie sociale qui sous-tend l'analyse critique du discours est saturée de termes visant à définir la nature des changements à grande échelle qui sont survenus dans les systèmes économiques des pays post-industriels au cours des cinquante dernières années : « post-fordisme », « société de l'information », « économie de la connaissance », « modernité liquide », « néolibéralisme » et « société en réseaux » en sont des exemples bien connus. De manière générale, tous ces termes sont liés à l'idée que certaines économies auparavant basées sur la production de biens ont été transformées en économies qui sont aujourd'hui centrées sur la prestation de services et la marchandisation du savoir. (Pour être clair : le mode de fabrication et de travail industriel dont dépend le capitalisme n'a pas été simplement remplacé, il a plutôt été déplacé ou délocalisé ; voir Soja, 1989 ; aussi Harvey, 2006). Ces changements économiques de grande portée ont tout à la fois émergé de manière conjointe à une réorganisation de la vie culturelle et sociale et ont inévitablement conduit à sa transformation. Spécifiquement, et de façon notable, une grande partie de cette situation s'est centrée autour de la montée en puissance de la communication en tant que site de, et ressource pour, l'échange économique, ce qui a parfois été qualifié de sémiotisation de la vie contemporaine (par exemple : Lash et Urry, 1994 ; Baudrillard, 1994) ou de ce que Fairclough (1999) caractérise comme médiation textuelle de la réalité sociale.

C'est dans ce contexte que l'on trouve de plus en plus de travailleurs ayant – ou étant forcés d'avoir – recours au langage dans le cadre de ce que Iedema et Scheeres (2003, p. 318) appellent la « nouvelle textualisation du travail » :

[...] il est attendu que les travailleurs parlent et écrivent dans des genres qui ne sont pas communément ou directement associés à leur travail immédiat. Ces tâches langagières sont nouvelles et inhabituelles, parce qu'elles n'accompagnent pas ce qui se passe durant le travail, ni ne se produisent seulement avec les personnes avec lesquelles les travailleurs collaborent [...] Elles sont plutôt au sujet et en plus du travail, avec des personnes avec lesquelles les travailleurs n'ont pas nécessairement et directement de contact de travail.

En effet, un certain nombre d'analystes critiques du discours, tels Norman Fairclough (1989), Deborah Cameron (2000a, 2000b, 2010) et Monika Heller (2003, 2010, 2011), sont bien connus pour avoir étudié les façons dont le langage a été mis au centre de et affecté par la marchandisation post-industrielle du savoir

et de la communication. Pour beaucoup, comme Heller ou Cameron, l'exemple iconique de ces nouvelles formes de travail – la figure emblématique, si l'on veut – est celui des travailleurs dans les centres d'appel. Dans ce cas, on trouve une industrie, une main d'œuvre tout entière, de locuteurs délocalisés, « désincarnés » (i.e. à l'autre bout du téléphone), des travailleurs entièrement dépendants de la parole comme moyen de gagner leur vie. Au cœur de la recherche de Monica Heller, en adéquation avec Iedema et Scheeres (2003), se trouve l'intérêt de comprendre comment tant de contextes différents sont devenus dépendants du langage à la fois comme *processus* ou véhicule et comme *produit* ou résultat du travail, ce que Heller surnomme la « workforce ». C'est un monde où les ouvriers de même que les médecins ne font plus simplement leur travail – produire des choses ou réparer des gens – mais doivent aussi être capables de rendre compte réflexivement de leur travail. En d'autres termes, ils doivent être capables de rédiger des textes à propos de leur travail et d'en parler, et, pour l'essentiel, de le mettre en mots. C'est aussi, et cela doit être dit, un monde dans lequel une série de travailleurs sous-payés sont en outre exploités (typiquement non rémunérés) pour leurs compétences linguistiques/plurilingues (voir Duchêne et Heller, 2012 ; Roberts, 2010). C'est en rapport à ce contexte que l'on pourrait raisonnablement s'attendre à trouver les engagements centraux de l'analyse critique du discours en contextes appliqués.

Un idéal au fondement de l'analyse critique du discours est, bien sûr, le désir d'améliorer la vie des gens et de contribuer au changement social en alimentant de nos critiques et de nos connaissances les sites que nous investiguons. A la suite des écrits de Teun van Dijk et Ruth Wodak (van Dijk, 2009 ; Reisigl et Wodak, 2009), Lin (2014, p. 214) résume les principaux engagements de l'analyse critique du discours. En haut de la liste se trouve la nécessité d'« une recherche engagée socialement » qui contribue « au fait de comprendre et de s'attaquer aux problèmes sociaux », une recherche qui est « orientée par des problèmes » et qui offre « des implications et des applications pratiques ». Parlant en leur seul nom, et écrivant spécifiquement à l'intention de linguistes travaillant en recherche appliquée, Fairclough et Wodak (2010, p. 101 et p. 109) commencent leur propre liste des principes fondamentaux en analyse critique du discours en soulignant la nécessité d'« s'occuper des problèmes sociaux » et la termine en exprimant le besoin d'une recherche « engagée socialement » qui traite l'analyse du discours comme un mode d'« action sociale ». A maints égards, l'analyse critique du discours est un projet qui promeut une conscience linguistique critique

(Fairclough, 1999, par exemple), attirant l'attention sur le rôle du langage et le pouvoir qu'il a de modeler la façon dont les individus conduisent leurs affaires quotidiennes et institutionnelles. Et l'idée est toujours de faire prendre conscience de la façon dont les textes et la parole agissent dans la vie des individus dans le cadre ce que l'on nomme la sphère publique².

Bien que le monde du travail ne soit pas mis en évidence ou spécifiquement nommé, nous voyons dans l'analyse critique du discours une préoccupation sous-jacente/implicite à propos de la vie quotidienne du langage et des lieux de pouvoir dans lesquels les mécanismes de représentation sont contrôlés et exercés. Un domaine académique allié qui professe un engagement plus direct avec les environnements professionnels est la linguistique appliquée. De bien des façons, les frontières entre analyse critique du discours et linguistique appliquée sont brouillées, puisque les chercheurs travaillant sur des sujets tels l'acquisition et l'enseignement des langues sont de plus en plus intéressés par des questions de pouvoir, d'inégalité et de discrimination, plus spécifiquement dans les contextes des critiques coloniales et postcoloniales de la pédagogie de la langue anglaise et plus généralement des politiques linguistiques touchant l'acquisition et l'enseignement des langues (par exemple : Canagarajah, 1993, 1999 ; Pennycook, 1990, 2001). Il ne fait aucun doute que les chercheurs en linguistique appliquée ont cherché à collaborer avec les approches en analyse critique du discours, particulièrement du fait que les chercheurs en linguistique appliquée ont eux-mêmes eu recours plus généralement à des perspectives critiques. Dans sa revue quelque peu idiosyncratique de la littérature en analyse critique du discours et en linguistique appliquée, Lin met en évidence trois espaces dans lesquels elle voit l'analyse critique du discours être déployée en linguistique appliquée : les études sur les manuels et les cursus scolaires ; le leadership dans les écoles et les identités des étudiants ; et les discours publics-médiatiques. Entre-temps, dans leur revue de la littérature en analyse critique du discours et linguistique appliquée, Mahboob et Paltridge (2013) examinent comment les approches critiques ont été particulièrement utilisées dans l'étude

² Ainsi que je l'ai discuté ailleurs (Thurlow, 2015), ce qu'on nomme l'engagement public ou communautaire commence de facto avec nos étudiants et les publics déjà présents dans nos salles de classe, qui n'en sont pas moins des sites importants et influents pour une prise de conscience linguistique. Nos étudiants, inévitablement, se lancent dans d'autres espaces appliqués de travail et, espérons-le, avec les critiques/connaissances apprises au cours de leurs études. Ce n'est pas une défense hypocrite de notre « impact » en tant qu'académique mais un aspect essentiel de notre mission éducative et, pour nombre d'entre nous, notre mission citoyenne.

des politiques linguistiques, de l'acquisition et l'enseignement des langues ainsi que des tests de langues. Dans ces deux revues de la littérature, on voit à quel point la linguistique appliquée est couplée à l'étude d'environnements professionnels particuliers : principalement les environnements éducatifs. Cela m'amène à la deuxième partie de la contribution.

3. Les limites de l'analyse critique du discours (et de la linguistique appliquée), occasions manquées ?

Il est certain que la littérature scientifique est saturée de recherches sur le langage dans les environnements professionnels, et il y a des centaines d'études qui examinent nombre de contextes institutionnels et professionnels. Avec étonnamment peu d'exceptions pourtant, les analystes du discours (critiques ou non), les chercheurs en linguistique appliquées, de même que les chercheurs en sciences du langage en général, tendent à travailler sur les mêmes domaines. On trouve des exemples de cet état de fait dans les anthologies et autres manuels de ces champs associés : à l'instar des chapitres rangés sous les rubriques « Institutional Settings » (Gee et Handford, 2011), « Political, Social, and Institutional Domains » (Schiffrin et al., 2001), « Interaction » ou « Application » (Wodak et al., 2011) mais aussi sous « Applied Linguistics » (Aronoff et Rees-Miller, 2001), « Applied Sociolinguistics » (Mesthrie, 2011) ou encore « Applied Linguistics in Action » (Simpson, 2013). Il y a des chercheurs à l'esprit critique dans le cadre de la sociolinguistique et des études du discours qui sont intéressés par les « ordres inférieurs » de la vie au travail, les centres d'appel, par exemple, et d'autres types de services (*service work*³) mal payés et fortement réglementés. De manière générale, pourtant, les chercheurs en sciences du langage semblent être sous le charme des professions « supérieures ». Peut-être comme produit de nos propres sensibilités bourgeoises, priorités et réseaux, nous nous retrouvons donc à en savoir beaucoup à propos de la médecine (communication de santé), du droit (linguistique forensique), du journalisme (discours médiatique) et, bien sûr, de l'éducation (qui reste la préoccupation principale en linguistique appliquée). Une des critiques les plus généralement mentionnées à propos de l'analyse

³ Ainsi qu'utilisé en analyse du discours, le terme « service » (*service work*) semble très chargé. Pourquoi, peut-on se demander, le fait de vendre un hamburger ou un forfait de vacances est-il plus manifestement une prestation de service que, disons, la vente de la santé, de la justice ou du savoir qui est l'affaire du personnel médical, des juristes et des enseignants ?

critique du discours est qu'elle tend à renforcer la croyance que le pouvoir est précisément ou particulièrement situé dans les sphères élitaires de la société (Breeze, 2011) ; en effet, une rapide analyse de *Discours & Society* montre assurément une prépondérance des études des environnements médicaux (en haut de la liste), légaux, médiatiques et d'entreprises. Avec presque aucune exception.

L'analyse critique du discours n'est assurément pas seule à témoigner de ce point de vue limité. A cet égard, nous pourrions citer le manuel *Mapping Applied Linguistics : A Guide for Students and Practitioners* publié en 2011 par Christopher Hall et ses collègues, lequel est promu par un célèbre analyste du discours (James Gee) comme une « contribution majeure à la véritable définition et fondation du champ » et par une chercheuse bien connue en linguistique appliquée (Angel Lin) comme « une introduction exhaustive du champ ». Sous la section nommée « Language and expert uses » qui suit, elle-même, une section consacrée à l'acquisition et l'enseignement des langues (« Language, Learning and Education »), on trouve des chapitres consacrés à la traduction, à la lexicographie, à la linguistique forensique et aux pathologies du langage⁴. Le champ de la linguistique appliquée continue, en grande partie, à être dominé par une attention consacrée à l'éducation. Mis à part un numéro spécial en 2004 consacré à la linguistique forensique et un numéro spécial en 2003 dédié au discours médical (voir ci-dessous), cela fait longtemps que le journal *Applied Linguistics* ne s'est pas engagé de façon substantielle dans des environnements professionnels allant au-delà de l'acquisition des langues et de la pédagogie des langues secondes. (Avec seulement deux ou trois articles isolés dans la dernière décennie.) Le volume réalisé par Flowerdew et Wei (2013), plus récent, étend la portée de la linguistique appliquée : avec quatre chapitres consacrés aux contextes éducatifs ainsi qu'à l'acquisition des langues, quatre autres au discours médiatique et un au discours forensique/juridique, on y trouve aussi des contributions sur des textes et contextes liés aux domaines de la santé, de l'entreprises, de la publicité et du politiques. Bien que le champ se déplace parfois vers des terrains plus variés, le cœur de la linguistique appliquée continue à être l'éducation.

⁴ Le volume « exhaustif » et « définitif » de Hall et al. (2011) ne comprend qu'une seule page sur l'analyse critique du discours, mentionnée comme l'un des trois exemples des « approches sociales de l'analyse du discours » ; l'impact de l'analyse critique du discours sur la linguistique appliquée n'est peut-être pas si grand après tout.

Au-delà de la gamme étroite d'activités professionnelles qui occupent typiquement les analystes du discours, il y a des lieux de travail qui restent complètement inexplorés. En particulier, il y a tant d'autres mondes de l'expertise linguistique contemporaine au-delà de la « cible facile », iconique, qu'est le monde des centres d'appel : il existe des lieux, ou des domaines, dans lesquels les principaux moyens de subsistance des individus dépendent – de manières explicite, directe et matérielle – de la capacité de concevoir (confectionner), aiguïser (affiner), manipuler, designer (styler) et exprimer des mots. On pourrait appeler ces gens « ingénieurs linguistiques », bien que je préfère l'expression anglaise quelque peu démodée de « wordsmiths », que l'on traduira par « artisans du langage ». Mises à part quelques notables exceptions (par exemple : Kuiper, 1996, qui étudie les commentateurs sportifs et les commissaires-priseurs), il semble qu'il n'y ait que très peu de recherches qui portent sur les domaines de l'*artisanat langagier*. Certains des métiers de l'*artisanat langagier* sont pourtant évidents, qu'il s'agisse des activités des professeurs de dialecte (employés, par exemple, au cinéma pour former les acteurs à une façon de parler), des artistes assurant les voix-off, des rédacteurs de discours et des militants, des rédacteurs techniques et des relecteurs-correcteurs, des responsables de relations publiques (Sleurs et Jacobs, 2005) et des rédacteurs publicitaires, pour n'en nommer que quelques-uns. L'absence de recherche sur l'*artisanat langagier* est, je pense, une occasion manquée qui devrait être corrigée.

Les limites du travail langagier ne sont, bien entendu, pas toujours faciles à fixer. A quel point, par exemple, peut-on considérer le travail du typographe comme celui d'un « concepteur » plutôt que celui d'un « écrivain » ? Les tâches et compétences spécifiquement langagières des enseignants, des médecins et des gestionnaires sont indéniables, également. Comme Jaworski (2014) le montre bien dans ses travaux sur la sociolinguistique de l'art, il est des domaines dans lesquels le travail apparemment non linguistique puise dans le langage. En outre, comme je le notais au début de la contribution, dans le cadre du capitalisme post-industriel, on trouve un nombre croissant et varié de travailleurs forcés au travail linguistique. Il serait, bien sûr, incorrect de suggérer que le travail linguistique est un phénomène clairement contemporain ou moderne. Au travers de l'histoire, on trouve des formes culturelles et des rôles professionnels marqués par une attention ou une dépendance à l'*artisanat langagier* : les oracles, les scribes, les crieurs publics, les muezzins et les conteurs en sont tous de parlantes illustrations. De la même manière, il existe une longue tradition de travailleurs langagiers, tels que

les acteurs, les prêtres, les enseignants, les politiciens et les poètes, qui tous continuent aujourd'hui d'exister. Sur ce point, il pourrait s'avérer qu'une autre limitation des approches appliquées à des environnements professionnels en analyse critique du discours se trouve dans le fait qu'elles sont rarement ancrées historiquement ; notre ancrage résulte de et tend à se concentrer sur la politique culturelle des sociétés contemporaines post-industrielles.

La plupart de chercheurs reconnus dans le domaine de l'analyse du discours dans le monde du travail, tels Koester (2006, 2010) et Holmes (2006 ; également Holmes et Stubbe, 2003) par exemple, tendent à suivre les conventions établies par Drew et Heritage (1992 ; voir aussi Connor et Upton, 2004, sur les approches d'analyse de corpus). Comme tant d'études sur le discours en environnement professionnel, les travaux de Koester et Holmes reposent sur les analyses d'échantillons isolés (ce qui ne veut pas dire non valides ou non représentatifs) d'usages quotidiens du langage institutionnel/professionnel et d'interactions sociales. Aussi richement contextualisées et soigneusement détaillées que soient leurs études, le langage y est invariablement abstrait et recontextualisé comme un « texte » (ou encore plus justement : une transcription) servant à l'analyse et à la discussion. Ainsi que l'on pouvait s'y attendre, le langage est soustrait aux travailleurs. Il leur est retiré et est représenté (sciemment et habilement) en leur nom par les chercheurs. Il y a assurément très peu de travaux dans le cadre des études sur le discours qui privilégient les perspectives des travailleurs eux-mêmes. Par exemple, dans toutes leurs recherches sur (*sic*) la traduction et les pratiques d'enseignement des langues, les chercheurs en linguistique appliquée tendent à ne pas considérer – quoi qu'il en soit, non explicitement ou non directement – les traducteurs et les enseignants de langue comme praticiens et comme personnes. S'adressant en particulier aux chercheurs en linguistique appliquée, Sarangi (2005) résume de son point de vue les limitations des études sur les discours professionnels des trente dernières années : pour l'essentiel, il constate que les lieux de travail et les travailleurs sont largement traités comme des objets d'analyse détachés de leur contexte plutôt que comme sites d'engagement ou de collaboration approfondis.

Sur la question de la collaboration, il semble des plus surprenants que ni les chercheurs en linguistique appliquée, ni les analystes critiques du discours ne fassent davantage montre d'implication directe. Rees-Miller (2001, pp. 639-650)

explique les choses d'une façon qui résonne certainement également en analyse critique du discours :

[...] bien des travaux en linguistique appliquée n'ont pas atteint le stade à partir duquel des solutions spécifiques aux problèmes peuvent être suggérées dans un environnement particulier. [...] Cela donne à penser à une voie à sens unique dans laquelle la théorie est le point de départ, et dans laquelle le chercheur en linguistique appliquée dirige la circulation, de la théorie à la pratique.

Ce n'est que de manière trop peu fréquente, dit Rees-Miller, que les linguistes (d'orientation appliquée ou autres) prennent la peine de voir si ou comment la théorie arrive à la destination désirée. C'est ce qui rend le numéro de *Applied Linguistics* dirigé par Sarangi et Candlin en 2003 exceptionnel et, il convient de le dire, exemplaire. Avec des articles réalisés par des praticiens, nous avons dans ce cas une discussion explicite des possibilités et des écueils liés aux collaborations entre académiques et non-académiques (dans ce cas, des médecins et des professionnels des soins). Il n'est pas vraiment surprenant que ce soit des anthropologues et des chercheurs orientés vers les méthodes ethnographiques qui d'habitude s'approchent le plus d'un engagement direct, concret, entre l'académie et d'autres types d'environnements professionnels (par exemple, les articles dans Cefkin, 2009). C'est encore davantage le cas des chercheurs-praticiens, tels les « design anthropologists » (voir Wasson, 2009), qui travaillent dans des entreprises plutôt que dans des universités et utilisent des méthodes ethnographiques pour mener des recherches organisationnelles et des études consommateurs. Pour l'essentiel, il n'existe quasiment rien ressemblant à la collaboration explicite ou à la sorte de « participation épaisse » que Sarangi évoque en 2005. Dans mon examen rapide des articles publiés depuis la fondation du journal *Discours & Society* en 1990, l'étude par Wagner et Wodak sur les compte rendu biographiques des femmes à propos de leur travail est un projet unique en son genre en ce qu'il privilégie explicitement la perspective des travailleuses elles-mêmes.

Dans deux publications sur les pratiques discursives (et leurs ramifications idéologiques) du travail en centre d'appel (ce qu'elle appelle des « usines communicatives »), Cameron (2000a, 2008) montre quelles sont les connaissances que l'on peut gagner en orientant l'analyse critique du discours vers les environnements professionnels et le travail langagier en particulier. Le premier article est une remarquable analyse de la façon dont le langage est standardisé et dont son usage par les travailleurs est régimenté, tout ceci montrant

les manières problématiques et plus particulièrement genrées par lesquelles le langage est aujourd'hui réifié comme un ensemble de compétences et transformé en marchandise au profit d'un marché globalisé (voir également Cameron, 2000a, pour une discussion plus approfondie et pluri-située de ces processus). C'est pourtant vers le second article que je m'oriente ici. Bien que toujours préoccupée par l'expérience langagière et idéologique associée à l'exercice d'une parole « descendante » (*top down*), Cameron oriente son attention vers ce que font les travailleurs en centre d'appel pour gérer, négocier et parfois résister aux pratiques réglementaires – standardisantes – véhiculées par les manuels de service, les programmes de formation, etc. Autrement dit, et même si son article est intitulé « Talk from the Top Down », Cameron nous invite à penser ici à l'exercice d'une parole ascendante (*bottom up*), en observant comment la gestion locale et située de la parole est structurée par les discours institutionnels dont elle fait partie. Son objectif principal dans ce second article est de montrer comment les approches micro-analytiques de la parole institutionnelle (par exemple, par les tenants de l'analyse conversationnelle) présente fondamentalement le défaut de ne pas prendre en compte les façons dont le discours sur le lieu de travail est structuré par des systèmes normatifs de régulation et de surveillance. Ceci étant dit, elle poursuit en reconnaissant et en concluant : « Clairement, [les travailleurs] ne sont pas juste des 'idiots culturels' [*cultural dopes*] qui suivent mécaniquement les règles qui leur sont transmises » (Cameron, 2008, p. 152). Et c'est ça, le problème.

Bien que je sois motivé par les possibilités inhérentes à la combinaison d'une analyse *ascendante/descendante* (*bottom-up/top-down*) telle que présentée par Cameron, je trouve qu'il y manque encore un aspect essentiel : des preuves que les locuteurs eux-mêmes parlent de leur parole institutionnalisée. Nous avons montré, avec quelque élégance et de manière convaincante, que les travailleurs manient le langage. Nous n'avons néanmoins pas de preuves manifestes des façons dont ces derniers font sens de ces moments par eux-mêmes. En sont-ils, par exemple, conscients ? Quels sont leurs sentiments relativement à la tension entre dynamiques ascendante et descendante ? Quelles sont leurs propres priorités ou préoccupations quand il s'agit de travailler avec le langage ? Ce sont de telles questions qui m'amènent à la troisième partie de ma contribution.

4. Nouvelles (ou pas si nouvelles) directions pour l'analyse critique du discours, périlleuses opportunités ?

Pour pouvoir opérer un changement, la critique institutionnalisée a besoin d'invoquer des discours reconnus dans le cadre des pratiques sociales qu'elle critique [...] Pour que [des interventions critiques] soient efficaces, il faut trouver des valeurs qui soient reconnues par le critique et le critiqué.

(Van Leeuwen, 2014)

En somme, une brève revue de la littérature sur les environnements professionnels dans le cadre de l'analyse critique du discours et des champs apparentés révèle un fort intérêt pour les domaines institutionnels/professionnels, bien qu'avec une ampleur et une profondeur d'engagement en quelque sorte limitées. C'est avec ces limitations à l'esprit que la dernière partie de cette contribution se tourne vers de (pas si) nouvelles directions pour l'analyse critique du discours, lesquelles sont inévitablement semées d'embûches méthodologiques et épistémologiques.

Outre son objectif central de critique sociale, l'analyse critique du discours se consacre également de manière importante à dévoiler les lacunes dans l'orthodoxie académique et à en révéler l'idéologie et l'hégémonie (Billig, 2003, p. 40). Si, néanmoins, nous voulons aller au-delà de ce que Billig (2003) voit comme une simple « rhétorique de la critique » – un exercice intéressé de marketing académique (i.e. « analyse critique du discours ») – le champ a besoin de rester « ouvert à de nouvelles formes d'écriture et de prendre garde à ses propres orthodoxies linguistiques » (Billig, 2003, p. 44). Et c'est sur le dernier point soulevé par Billig que je souhaite m'arrêter ici : la question de nos orthodoxies linguistiques. En plus d'élargir l'éventail des recherches sur les environnements professionnels en analyse critique du discours, il semble qu'il y ait également le besoin d'approfondir nos recherches. Et cela pourrait/devrait arriver dans les termes que Van Leeuwen identifie remarquablement dans la citation ci-dessus, et qui font écho aux commentaires de Rees-Miller (voir partie 2) à propos de la déconnection ou du manque de réciprocité entre les chercheurs en sciences du langage et les autres travailleurs (langagiers). Et c'est ce que je souhaite illustrer avec une brève étude de cas, qui servira de démonstration.

4.1. Étude de cas : les rédacteurs publicitaires

Travaillant main dans la main avec des responsables marketing et des directeurs artistiques, les rédacteurs publicitaires font partie des personnes clés, s'agissant des mots, et sont au cœur de n'importe quelle campagne publicitaire. Ce qui en partie me conduit à la publicité est que, comme bien d'autres analystes critiques du discours, mon travail implique souvent de représenter, d'interpréter et de critiquer les produits réalisés par ces autres travailleurs langagiers. Raisonnablement ou non, on m'a demandé (et je me suis demandé) à plus d'une occasion à la suite d'analyses incisives et critiques : « et alors, comment savez-vous que les publicitaires ne le savaient pas déjà ? ». Même si je commence à admettre que la réponse à cette question n'est peut-être pas absolument nécessaire à mon travail, elle pourrait néanmoins l'améliorer.



Figures 1-3. Le travail linguistique des rédacteurs publicitaires.

Il est évident que les publicitaires et les rédacteurs publicitaires connaissent leur langue ; ils font également le langage et jouent avec de manière habile. Et pas seulement à certains moments, comme dans les deux premiers exemples (fig. 1 et 2) produits dans un contexte germanophone, où il s'agit de publicités pour des écoles de langues. Mais aussi quand, souvent, ils s'emparent explicitement des enjeux politiques associés aux langues et au langage et jouent avec ceux-ci. C'est le cas de la figure 3 dans laquelle les publicitaires d'une chaîne de restaurants sud-africains spécialisés dans le poulet rôti se sont saisis d'un débat idéologique et linguistique en vue, apparu après qu'un membre du parlement a dit « fuck you »

au vice-président de la chambre des députés. Ce sont de tels moments qui ont probablement poussé Cook (2008, n.p.) à la déclaration suivante : « La publicité est l'un des usages du langage les plus visibles, puissants et omniprésents [...] L'usage créatif du langage par la publicité en fait un site particulièrement riche pour l'analyse linguistique et discursive ». En effet, Cook a lui-même été extrêmement influent en conduisant la recherche en linguistique et en analyse du discours vers la publicité. Son ouvrage de 2008, quatre tomes consacrés au langage et à la publicité, est un tour de force. Au risque de paraître discourtois, pourtant, il est frappant de voir le peu de place qu'il fait à la voix des initiés (*insiders*), si ce n'est une piètre tentative dans une section du tome 4 relativement courte et cadrée plutôt négativement. Dans le cadre de l'analyse critique du discours, un rare, peut-être l'unique, exemple de chercheur portant attention à la voix et aux perspectives des publicitaires est celle de Kelly-Holmes (1998), lorsqu'elle analyse des rapports, interviews et discours réalisés par des professionnels du marketing en Europe de l'Est.

Il est vrai que dans nombre d'analyses du discours des environnements professionnels, nous finissons par en savoir beaucoup à propos de ce que les linguistes et analystes du discours pensent de la publicité, mais nous ne savons presque rien à propos de ce que les publicitaires eux-mêmes pensent du langage. Par exemple : comment les rédacteurs publicitaires en arrivent à pratiquer leur métier langagier ; où et comment développent-ils leurs compétences et affinent-ils la maîtrise de leur art ; comment réfléchissent-ils et théorisent-ils la nature de leur travail langagier. (Nous ne sommes pas les seuls à théoriser !) Au cours d'une présentation (voir la citation en tête de section), Van Leeuwen faisait également remarquer que les pratiques institutionnelles sont souvent apprises par osmose et que, de ce fait, ces pratiques ne sont pas toujours faciles à identifier ou à évoquer, même pour les initiés (*insiders*). Bien entendu, de nos jours, les pratiques accomplies sur le lieu de travail sont de plus en plus enseignées (et régulées) au travers des protocoles explicitement programmés (voir également Cameron, 2000). A cet égard, S. Candlin (2003) revient sur ce qu'elle considère être les défis auxquels font face les analystes du discours cherchant à collaborer avec des non académiques. Comme point de départ, elle plaide pour une attention soutenue des chercheurs aux formations reçues par les professionnels. Une telle attention a été une étape incontournable pour me préparer à comprendre où les rédacteurs publicitaires, en leur qualité d'artisans langagiers emblématiques de l'époque contemporaine, apprennent leur linguistique appliquée, même si ce n'est de cette

façon qu'ils voudraient (ou que nous voudrions) appeler cette dernière. Quels points de contact, m'étais-je demandé, pourrions-nous trouver entre nos façons de penser et de pratiquer le langage et les leurs ? Une première enquête portant sur quelques-uns des principaux manuels de publicité aux États-Unis démontre la déconnection entre leur façon de cadrer les choses et la nôtre. On trouve ci-dessous trois extraits issus de la douzaine de manuels que j'ai consultée.

Extraits 1, 2 et 3 : « Linguistique » pour les rédacteurs publicitaires⁵

Un rédacteur publicitaire à succès est un responsable marketing malin et un maître de littérature, parfois décrit comme un « poète assassin ». Les rédacteurs publicitaires aiment les mots [...] Les rédacteurs publicitaires sont bien payés pour jouer de manière très habile avec les mots. Ils sont des experts des mots, ou plutôt, des étudiants des mots.

[...] un titre efficace : en général pas plus de dix mots, devrait contenir un verbe d'action, contenir une idée qui suscite de l'intérêt [...] le slogan devrait être court, clair et facile à retenir.

La communication [est] le processus par lequel s'établit une communauté et une unité de pensée entre un émetteur et un récepteur. [...] La sémiotique implique l'étude de la nature du sens et s'intéresse à la façon dont notre réalité – mots, gestes, mythes, produits/services, théories – font sens.

Dans le premier ouvrage – le seul, devrais-je ajouter, à porter explicitement attention à la rédaction publicitaire –, le travail du rédacteur publicitaire est présenté sans équivoque comme celui d'un artisan langagier, « maître de littérature » et même « poète assassin ». Non pas, il faut le remarquer, avec un bagage en linguistique *per se* mais, comme il l'est dit aux étudiants, avec un bagage en littérature. Au-delà de cet aspect, pourtant, tout est basé sur le modèle « Émetteur-Message-Récepteur », point de vue transactionnel et très conventionnel sur la communication. De manière générale, le langage est éliminé de la communication. De fait, il n'y a pas la moindre entrée « langage » dans les index des ouvrages que j'ai pu consulter. Avec juste une brève – et quelque peu questionnable – référence à la « sémiotique » (extrait 3), les considérations linguistiques brillent par leur absence. Les références à la grammaire, à la syntaxe et au style sont traduites par une suite de compétences présentées sous la forme de listes à puce dans lesquelles l'étudiant apprend, par exemple, qu'un bon titre

⁵ Les trois extraits sont issus des manuels suivants, respectivement : Wells, William, John Burnett et Sandra E. Moriarty (2003). *Advertising : Principles et Practice*. Upper Saddle River, NJ : Prentice Hall ; Belch, George E. et Michael A. Belch (1993). *Introduction to Advertising and Promotion*. Homewood, IL : Irwin ; Russell, J. Thomas et W. Ronald Lane (1996). *Kleppner's Advertising Procedure* [13th ed.]. Upper Saddle River, NJ : Prentice Hall.

ne doit pas excéder « dix mots » et qu'il doit contenir un « verbe d'action ». Je n'ai trouvé nulle part de discussions sur les métaphores, les jeux de mots et de langage, l'humour, etc., ou sur d'autres questions complexes touchant à la pragmatique et à la sémantique. Il va sans dire que la nature performative constitutive du langage est complètement éclipsée sous sa nature supposément neutre/représentative, et – juste pour être parfaitement clair – les questions de pouvoir et de politique de la représentation sont non-existantes.

Il apparaît clairement que la déconnection entre linguistes et rédacteurs publicitaires est bidirectionnelle : les linguistes n'écoutent pas les rédacteurs publicitaires, qui eux-mêmes ne prêtent pas attention aux linguistes ! Que faire de cela ? Un vaste ensemble de travailleurs langagiers est de toute évidence ignorant de et/ou sans égard pour les travaux académique sur le langage ? N'ont-ils vraiment rien à apprendre de nous, ou nous d'eux ? Le « problème » de notre travail de linguiste – en tant qu'experts auto-proclamés du langage – est que nous n'écoutons pas beaucoup. (Ou nous écoutons seulement très sélectivement). Quand il s'agit du langage en tant que tel, nous préférons en parler aux gens plus que les interroger à son propos. Je pense que c'est en partie le cas parce que nous continuons à esquiver la relation périlleuse entre théorie et pratique, entre savoir académique et savoir du « monde réel », et entre recherche descriptive et recherche appliquée. Néanmoins, Pennycook (1990, p. 25-26), dans sa célèbre déclaration de soutien à une linguistique appliquée critique, plaide en faveur de la position suivante : « [nous ferions] bien d'être plus humbles dans le monde, d'écouter les nombreux points de vue alternatifs sur le langage et l'apprentissage, plutôt que de prêcher nos points de vue comme les plus récents et les meilleurs ».

Il ne s'agit pas seulement de mieux écouter. Un autre potentiel non réalisé réside dans le refus d'engagements collaboratifs et durables, dans nos pratiques et/ou dans nos écrits. Partout l'on trouve des exemples de chercheurs étant très proches de domaines professionnels, mais pas assez proches encore, ou, peut-être, pour trop peu de temps. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas d'exemples de « pratiques exemplaires » (*best practices*). Janet Holmes et ses collègues ont, par exemple, créé une ressource en ligne destinée au milieu du travail et basée sur leur recherche (<http://worktalk.immigration.govt.nz/>)⁶, et Jan Blommaert (2005)

⁶ Ainsi que Flowerdew (2013) le remarque, Holmes et ses collègues ont parfois négocié les objectifs de leurs projets de recherche avec des participants non-académiques qui sont traités comme des collaborateurs et des consultants (voir Holmes et al., 2011).

écrit franchement sur son statut d' « expert témoin de témoignage » sur les lieux d'immigration. Il y a même de rares exemples de chercheurs en analyse critique du discours qui écrivent de manière plus explicite sur leurs engagements collaboratifs (par exemple, Koller, n.d ; également certains articles du numéro spécial dirigé par Candlin et Sarangi, 2003). Généralement, pourtant, on lit qu'il y a des opportunités d'intervention directes et concrètes, et l'on entend parler de ces « possibilités », mais rarement est fait mention des résultats et des conséquences de ces dernières. Pourquoi n'écrit-on pas plus à propos de ces engagements ? Pourquoi ne crée-t-on pas des espaces avalisés dans lesquels écrire à leur propos ? Les enjeux politiques de ces engagements sont-ils juste trop sensibles pour être partagé sans péril ?

5. Conclusion

Theo van Leeuwen (ci-dessus) nous rappelle que, pour que notre travail soit facteur de changement, à quelque niveau que ce soit, il est nécessaire que celui-ci soit reconnu dans le cadre des sites où nous intervenons. Cela signifie que nos critiques doivent être reconnues par d'autres personnes que nous-mêmes. Aussi embarrassant et périlleux que cela puisse être, nous avons par conséquent besoin de trouver des façons de nous rendre pertinents et utiles. Et cela peut signifier l'abandon de quelques-unes de nos « orthodoxies linguistiques » (Billig, 2003), et une certaine disposition, peut-être, à déloger ou plutôt à sortir le linguiste de sa position d'arbitre du langage par excellence et, par extension, l'analyste critique du discours de sa position d'autorité sur le pouvoir et ses usages (cf. Luke, 2002). Se trouver hors du système, de l'institution ou d'un environnement professionnel donné est idéal pour répondre aux objectifs d'une position critique ; c'est néanmoins uniquement dans le cadre d'un système que l'on est capable d'opérationnaliser le changement. D'un bout à l'autre de la littérature sur le discours dans le monde du travail (que ce soit en analyse critique du discours ou ailleurs), on trouve des preuves de recherches qui, de manière stimulante, sont proches d'interventions directes et de collaboration avec des non-linguistes. Nombre de recherches apparemment orientées vers l'action ou l'application se concluent sur des recommandations à propos des usages potentiels de leurs « résultats » à l'intention « du monde réel » dans lequel ils ont réalisé leur

recherche. Et si les chercheurs entreprennent en effet ces sortes de collaborations et réalisent des contributions concrètes, ils tendent à proscrire ce travail de leurs publications, tant la demande pour du théorique surpasse celle pour du pratique. Ou, du moins, telle est la persistance de notre binarisme théorie-pratique. En guise de conclusion, puisqu'il n'y a pas de conclusions ou de solutions simples, je reviens aux principes qui sous-tendent le champ de l'analyse critique du discours tels qu'ils sont articulés par certains des « grands penseurs », admirés par nombre d'entre nous (Foucault et Deleuze dans Bouchard, 1977, p. 208) :

Foucault : Dans ce sens, la théorie n'exprime pas, ni ne traduit, ni ne sert à appliquer la pratique : c'est la pratique. [...] c'est une activité conduite aux côtés de ceux qui se battent pour le pouvoir, et non leur illumination à bonne distance [...]

Deleuze : Précisément. Une théorie est exactement comme une boîte à outil. [...] Elle doit être utile. Elle doit fonctionner [...] Si personne ne l'utilise, à commencer par le théoricien lui-même (sic) [...] alors la théorie est sans valeur, ou le moment est inapproprié.

Remerciements

Le matériel utilisé dans cette contribution a été présenté pour la première fois lors d'une conférence organisé par l'Association Finlandais de Linguistique Appliquée (AFinLA) à Turku, en novembre 2013, et ensuite comme une partie d'un panel invité que j'ai organisé pour la conférence "Sociolinguistics of Globalization" à Hong Kong, en juin 2015. J'exprime ici ma reconnaissance envers les participants à ces événements pour les commentaires et suggestions. Je remercie également mon assistante étudiante, Eva Kuske, pour son aide dans la recherche d'une partie de la littérature scientifique utilisée dans ce travail. Je remercie Nando's, une chaîne de restaurant sud-africaine spécialisée dans le poulet, pour m'avoir permis de reproduire leur publicité. Tous les efforts ont été faits pour obtenir la permission d'utiliser les deux autres publicités.

Références

- ARONOFF, M. et REES-MILLER, J. (eds.) (2001). *The Handbook of Linguistics*. Malden, MA : Blackwell.
- BAUDRILLARD, J. (1994). *Simulacra and simulation* [English translation]. Ann Arbor : University of Michigan Press.
- BILLIG, M. (2003). Critical discourse analysis and the rhetoric of critique. In WEISS, G. et WODAK, R. (eds.). *Critical Discourse Analysis : Theory and Interdisciplinarity*. London : Palgrave Macmillan.
- BLOMMAERT, J. (2005). *Discourse : A Critical Introduction*. Cambridge : Cambridge University Press.
- BOUCHARD, D. F. (1977). Intellectuals and power : A conversation between Michel Foucault and Gilles Deleuze. In BOUCHARD, D. F. (ed.). *Language, Counter-Memory, Practice : Selected Essays and Interviews by Michel Foucault*. Ithaca, New York : Cornell University Press.
- CAMERON, D. (2000a). *Good to Talk? Living and Working in a Communication Culture*. London : Sage.
- CAMERON, D. (2000b). Styling the worker : Gender and the commodification of language in the globalized service economy. *Journal of Sociolinguistics*. 4(3), 323-347.
- CAMERON, D. (2008). Talk from the top down. *Language & Communication*. 28, 143-155.
- CAMERON, D. (2012). The commodification of language : English as a global commodity. In NEVALAINEN, T. et TRAUGOTT, E. C. (eds.). *The Oxford Handbook of the History of English*. Oxford : Oxford University Press.
- CANAGARAJAH, A. S. (1993). Critical ethnography of a Sri Lankan classroom : Ambiguities in student opposition to reproduction through ESOL. *TESOL Quarterly*. 27, 601-626.
- CANAGARAJAH, A. S. (1999). *Resisting Linguistic Imperialism in English Teaching*. Oxford : Oxford University Press.
- CANDLIN, S. (2003). Issues arising when the professional workplace is the site of applied linguistic research. *Applied Linguistics*. 24(3), 386-394.
- CEFKIN, M. (2009). *Ethnography and the Corporate Encounter : Reflections on Research in and of Corporations*. New York : Berghahn Books.
- CONNOR, U. et UPTON, T. A. (eds.) (2004). *Discourse in the Professions : Perspectives from Corpus Linguistics*. Amsterdam : Benjamins.
- COOK, G. (ed.) (2008). *The Language of Advertising*. London : Routledge.
- DREW, P. et HERITAGE, J. (eds.) (1992) *Talk at Work : Interaction in Institutional Settings*. Cambridge : Cambridge University Press.
- FAIRCLOUGH, N. (1993). Critical discourse analysis and the marketization of public discourse : The universities. *Discours & Society*. 4(2), 133-168.
- FAIRCLOUGH, N. (1999). Global capitalism and critical awareness of language. *Language Awareness*. 8(2), 71-83.

- FAIRCLOUGH, N. et WODAK, R. (2010). Critical discourse analysis in action. In COFFIN, C., O'HALLORAN, K. et LILLIS, T. (eds.). *Applied Linguistics Methods : A Reader : Systemic Functional Linguistics, Critical Discourse Analysis and Ethnography*. London : Routledge.
- FLOWERDEW, J. (2013). Introduction : Discourse in context. In FLOWERDEW, J. et WEI, L. (eds.). *Discourse in Context : Contemporary Applied Linguistics*. London : Bloomsbury.
- FLOWERDEW, J. et WEI, L. (2013). *Discourse in Context : Contemporary Applied Linguistics*. London : Bloomsbury.
- GEE, J. P. et HANDFORD, M. (eds.) (2011). *The Routledge Handbook of Discourse Analysis*. Hoboken : Taylor et Francis.
- HALL, C. J., SMITH, P. H. et WICAKSONO, R. (2011). *Mapping Applied Linguistics : A Guide for Students and Practitioners*. London et New York : Routledge.
- HARVEY, D. (2006). *Spaces of Global Capitalism : Towards a Theory of Uneven Geographical Development*. London : Verso.
- HELLER, M. (2010). The commodification of language. *Annual Review of Anthropology*. 39, 101-114.
- HOLMES, J. (2006). *Gendered Talk at Work*. Malden, MA : Wiley-Blackwell.
- HOLMES, J., MARRA, M. et VINE, D. (2011). *Leadership, Discourse and Ethnicity*. Oxford : OUP.
- HOLMES, J. et STUBBE, M. (2003). *Power and Politeness in the Workplace*. Harlow, UK : Pearson Education.
- JAWORSKI, A. (2014). Metrolingual art : Multilingualism and heteroglossia. *International Journal of Bilingualism*. 18(2). 134-158.
- KELLY-HOLMES, H. (1998). The discourse of Western marketing professionals in Central and Eastern Europe : Their role in the creation of a context for marketing and advertising messages. *Discours & Society*. 9(3), 339-362.
- KOESTER, A. (2006). *Investigating Workplace Discourse*. London : Routledge.
- KOESTER, A. (2010). *Workplace Discourse*. London : Continuum.
- KOLLER, V. (n.d.). *Applying Critical Discourse Analysis : Research and Intervention in Health Communication*. Powerpoint presentation available (26/08/15) online at : https://www.academia.edu/4436103/Applying_critical_discourse_analysis_Research_and_intervention_in_health_communication
- KUIPER, K. (1996). *Smooth Talkers : The Linguistic Performance of Auctioneers and Sportscasters*. Mahwah, NJ : Erlbaum.
- LASH, S. et URRY, J. (1994). *Economies of Signs and Spaces*. London : Sage.
- LIN, A. (2014). Critical discourse analysis in applied linguistics : A methodological review. *Annual Review of Applied Linguistics*. 34, 213-232.
- LUKE, A. (2002). Beyond science and ideological critique : Developments in critical discourse analysis. *Annual Review of Applied Linguistics*. 22, 96-110.

- MAHBOOB, A. et PALTRIDGE, B. (2013). Critical discourse analysis and applied linguistics. In CHAPPELLE, C. A. (ed.). *The Encyclopedia of Applied Linguistics*. Available (14/08/15) online at : https://www.academia.edu/2356788/Critical_Discourse_Analysis_and_Critical_Applied_Linguistics
- MAYBIN, J. et SWANN, J. (eds.) (2010). *The Routledge Companion to English Language Studies*. London : Routledge.
- MESTHRIE, R. (ed.) (2011). *The Cambridge Handbook of Sociolinguistics*. Cambridge : Cambridge University Press.
- PENNYCOOK, A. (1990). Towards a critical applied linguistics for the 1990s. *Issues in Applied Linguistics*. 1, 8-28.
- PENNYCOOK, A. (2001). *Critical applied linguistics : A critical introduction*, Mahwah, NJ : Erlbaum.
- REES-MILLER, J. (2001). Applied linguistics. In ARONOFF, M. et REES-MILLER, J. (eds.). *The Handbook of Linguistics*. Malden, MA : Blackwell.
- ROBERTS, C. (2010). Language socialization in the workplace. *Annual Review of Applied Linguistics*. 30, 211-227.
- SARANGI, S. (2005). The conditions and consequences of professional discourse studies. *Journal of Applied Linguistics*. 2(3), 371-394.
- SARANGI, S. et CANDLIN, C. N. (2003). Trading between reflexivity and relevance : New challenges for applied linguistics. *Applied Linguistics*. 24(3), 271-285.
- SARANGI, S. et ROBERTS, C. (eds.) (1999). *Talk, Work, and Institutional Order : Discourse in Medical, Mediation, and Management Settings*. Berlin : Mouton de Gruyter.
- SCHIFFRIN, D., TANNEN, D. et HAMILTON, H. E. (eds.) (2001). *The Handbook of Discourse Analysis*. Malden, MA : Blackwell.
- SIMPSON, J. (ed.) (2013). *The Routledge Handbook of Applied Linguistics*. London : Routledge.
- SLEURS, K. et JACOBS, G. (2005) Beyond preformulation : An ethnographic perspective on press releases. *Journal of Pragmatics*. 41, 1251-1273.
- SOJA, E. (1989) *Postmodern Geographies : The Reassertion of Space in Critical Social Theory*. London : Verso Press.
- THURLOW, C. (2015). Where did all the teachers go? The divisive implications of “impact”, “community engagement” and the like. In paper presented at the 4th i-mean conference, Warwick University, 9-11 April, 2015.
- VAN DIJK, T. (1993) *Elite Discourse and Racism*. Newbury Park, CA : Sage.
- VAN LEEUWEN, T. (2014). *Multimodal Legitimation*. In keynote address for the 5th Critical Approaches to Discourse Analysis Across Disciplines conference, Budapest, 1-3 September, 2014.
- WAGNER, I. et WODAK, R. (2006). Performing success : identifying strategies of self-presentation in women's biographical narratives. *Discours & Society*. 17(3), 385-411.

- WASSON, C. (2009). Linguistic anthropology. In BARGIELA-CHIAPPINI, F. (ed.). *The Handbook of Business Discourse*. Edinburgh : Edinburgh University Press.
- WODAK, R. (1996). Power, discourse, and styles of female leadership in school committee meetings. In CORSON, D. (ed.). *Discourse and Power in Educational Organizations*. Cresskill, NJ : Hampton Press.
- WODAK, R., JOHNSTONE, B. ET KERSWILL, P. (eds.) (2011). *The SAGE Handbook of Sociolinguistics*. Los Angeles : SAGE